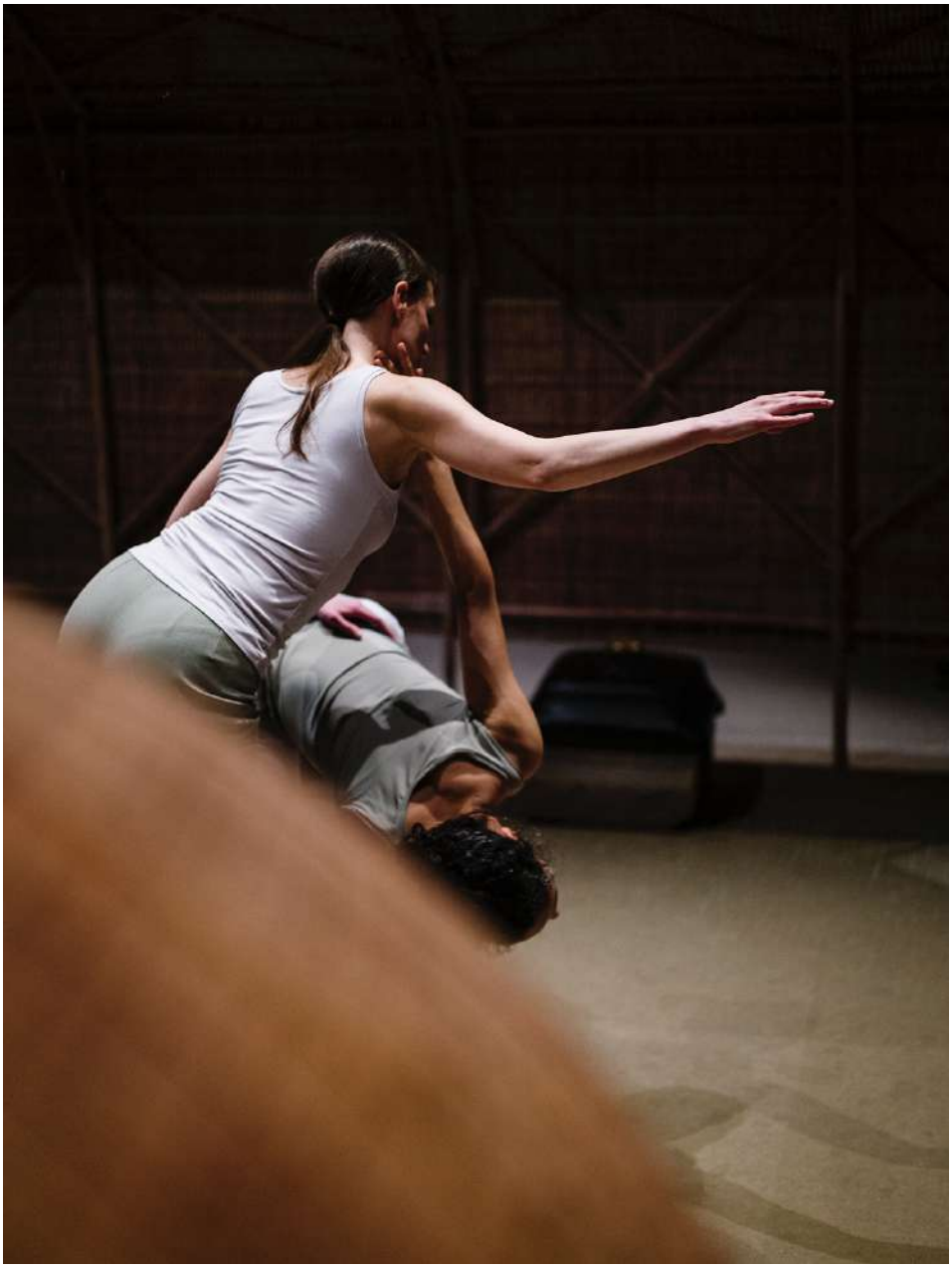
myriam gourfink
loldanse

Revue de presse 2024 - 2025



Structure Souffle – loldanse, 2024 – Les Soirées Nomades © Edouard Caupeil.

Posté dans 6 mars, 2024

Structure Souffle, chorégraphie in situ de Myriam Gourfink

Éloge de la lenteur, cette performance méditative correspond à l'univers zen de l'exposition *Le Souffle de l'architecte* de Bijoy Jain à la fondation Cartier. « Le silence a un son, nous l'entendons résonner en nous, dit cet architecte indien, c'est le souffle de la vie. » Dans son installation aux petites sculptures animalières, poteries, fragments d'habitats traditionnels, mobiliers, éparpillés comme des vestiges, prédominent la pierre, le bois, la terra cota, les végétaux et la brique, avec çà et là, quelques sièges. Aux murs, des châssis enduits ou avec des lignes de pigments tracées au fil....

Les danseuses se répartissent dans plusieurs espaces en solos, duos, trios ou quatuors et nous invitent à une promenade à travers cette œuvre insolite, en résonance avec le bâtiment en verre et acier conçu par Jean Nouvel. Telles des sculptures animées, Myriam Gourfink, Amandine Bajou, Karima El Amrani, Suzanne Henry, Deborah Lary, Annabelle Rosenow et Véronique Weil changent imperceptiblement de postures, avec d'infimes mouvements. Soutenues par les souffles et percussions électroniques en direct du compositeur Kasper T. Toeplitz.

Pas facile de dessiner ces amples figures avec une telle lenteur...Pour éviter déséquilibres et tremblements, elles utilisent le souffle comme les yogi. Myriam Gourfink s'inspire de cette discipline pour bousculer notre commune notion du temps mais le spectateur doit accepter d'entrer dans son jeu : « Je me positionne sciemment du côté de la lenteur. (...) Cela n'est pas avancer, pas aller de l'avant, mais s'élever et prendre le temps de savourer chaque morceau de vie. »

Pour écrire ses partitions chorégraphiques souples et ouvertes, elle se réfère aussi à Rudolf Laban, danseur, chorégraphe et pédagogue hongrois (1879-1958). En 1928, il publia *Kinetographie Laban,* un système de notation pour les mouvements dansés primaires.

Avec Structure Souffle, Myriam Gourfink passe le vocabulaire des danses populaires au tamis de l'art de respirer. Elle et ses interprètes forment des structures élastiques qui se contractent, se dilatent, puis se fractionnent. Enveloppés par les sourdes nappes sonores, dépaysés par la sobre architecture signée Bijoy Jaïn, nous sommes fascinés par cette danse au ralenti qui fait presque du sur-place. Ici, Myriam Gourfink se joue de notre temporalité urbaine. On pense aux vers du *Cimetière marin* de Paul Valéry : « Quelle ombre de tortue/Pour l'âme, Achille immobile à grands pas ! »

Mireille Davidovici

https://dansercanalhistorique.fr/?q=content/myriam-gourfink-reche

Myriam Gourfink : « Rêche »

Avec *Rêche,* création mondiale présentée au Panthéon, sept danseuses et danseurs rendent perceptible ce qui se joue dans nos corps lorsque nous respirons. Pour la chorégraphe Myriam Gourfink, ce mouvement vital absorbe nos peurs et convertit nos comportements les plus rudes en douceur.

Rêche. Premier mot qui vient à l'esprit quand on entend Kasper T. Toeplitz frotter de l'archet sa guitare basse à l'allure épurée. Au sol, les sept danseurs et danseuses sont, à première vue, immobiles sur le marbre du Panthéon. Difficile alors de dire s'il s'agit d'une fresque, d'une sculpture, d'un tombeau et ses multiples gisants, ou d'un charnier. Bien sûr, le lieu n'est pas innocent dans cette interprétation. Mais dès cet instant s'étoilent et se croisent toutes sortes de récits, avant même que seule une respiration commune mette en mouvement imperceptible l'ensemble des corps à terre, comme un organisme géant, ou comme l'humus des forêts soupire sous nos pas, comme un courant homogène qui relie entre eux ces interprètes partis pour un long voyage dans lequel ils ne se quitteront pas.

Bien sûr, nous retrouvons dans *Rêche* la technique mise au point par Myriam Gourfink qui s'appuie sur les microstructures respiratoires d'une lenteur extrême, cet inspire et cet expire que l'on peut moduler – notamment grâce au yoga qu'elle pratique et transmet – une sorte de plénitude réalisée. Mais cette fois, s'insinue une forme de douceur, ou plutôt de tendresse, comme une forme d'émotion qui s'infiltrerait dans chaque micromouvement, dans ce périple au long cours qui se déroule sous les hautes voûtes de cet édifice à la fois catafalque et promesse de gloire. Se mouvant dans une sorte de torpeur continue, tout ce qui souligne l'extrémité et l'articulation, fait de la gestuelle une sorte de fiction hallucinatoire, où la sortie d'une main, un cou qui se tend, un doigt qui se lève prend un sens mystérieux et pourtant particulier.

Bien que le groupe intriqué, entrelacé, soit allongé, il y a de l'envol dans l'air, dans ces cuisses, dans ces bras emportés, ces enlèvements presque immobiles, et bientôt ces levers et ces arabesques qui s'étirent en frises enchevêtrées, en courbures adoucies, en rondeurs qui se cabrent. Et tandis que les interprètes s'éploient et se rejoignent sur la rosace de marbre, chaque respiration soulève ce grand corps comme une expansion de l'univers. La basse de Kasper T. Toplitz et les percussions frottées ou légèrement pulsées de Didier Casamitjana se mêlent littéralement à la pièce, l'entraîne en l'enlaçant de sons obscurs et de clartés subtiles qui la baignent en l'enveloppant.

Myriam Gourfink dit s'être concentrée pour cette création, sur la sensation des fascias, ces fines membranes translucides qui entourent nos organes nos muscles, nos os, nos artères. Ils servent de matrice, de support au corps humain et se gonflent comme autant de voiles sous l'effet de l'inspiration. Et, d'une certaine façon, la conception de la chorégraphie comme de la composition musicale pourrait en être la traduction exacte.

Mais s'insère aussi un récit plus dramatique, suggéré par les œuvres d'Anselm Kiefer qui évoquent la Grande guerrre, mais dont les matériaux utilisés suggèrent aussi « le sang, le fer, la neige à Auschwitz ». Une volonté de la chorégraphe, d'origine juive ukrainienne, qui affirme que son titre est en lien avec toute une symbolique hébraïque, et notamment des lettres « rech » (ר) et « zayin » (ז) qui pour elle, correspondent à l'apnée les poumons vides ou pleins. Il est certain qu'en ces temps de guerre, ces images viennent s'inviter dans le déroulé de *Rêche*.

Mais aussi imperceptiblement, qu'imperturbablement, Myriam Gourfink déploie sa chorégraphie tout en douceur et en apaisements, comme si le moelleux d'un geste pouvait calmer la mer... ou la tendresse altérer la guerre. On saluera au passage la performance des danseurs qui, entre la maîtrise de leurs gestes, leurs souffles et leur concentration extrêmes sont absolument fascinants.

Agnès Izrine

Le 24 septembre 2024

cult.news
https://cult.news/scenes/danse/reche-lamas-angelique-de-myriam-gourfink-au-pantheon/

« Rêche », l'amas angélique de Myriam Gourfink au Panthéon

Par Amélie Blaustein-Niddam 26.09.2024

© Laurent Paillier

L'iconique chorégraphe de la lenteur s'empare du cœur du Panthéon pour le faire battre encore plus fort. *Rêche* est une composition pour un groupe de sept danseurs et danseuses qui n'a rien d'aride.

Se poser

Kasper T. Toeplitz se tient comme toujours derrière sa table. Il s'apprête à manipuler une basse électrique. Il accompagne le travail de Myriam Gourfink depuis les premiers jours. Sa musique est de la noise douce. Face à lui se tient Didier Casamitjana entouré de percussions qui seront vibratoires. Tous les deux ont derrière eux deux des œuvres en verre et en métal d'Anselm Kiefer qui chacune accueille une sculpture dont les matériaux (barbelés, plomb, fumier d'âne, etc.) évoquent la réalité des combats de la Première Guerre mondiale. Entre ces deux blocs incarnés par ces deux musiciens, il y a un vide très plein. Entouré·e·s des colonnes corinthiennes, Esteban Appesseche, Suzanne Henry, Noémie Langevin, Deborah Lary, Matthieu Patarozzi, Annabelle Rosenow et Véronique Weil entrent un·e par un·e. Chacun·e s'approche du centre de l'espace, là où les motifs marquent un cercle et s'y allonge. La première se couche sur le flanc, la deuxième sur le dos, les suivant·e·s se posent en prenant appui sur les autres. Et c'est là que l'écriture de base de *Rêche* se révèle à nous : il ne s'agit « que » de prendre appui sur l'autre.

Soutenir

Dans ses pièces, Gourfink n'a qu'une ligne de conduite qui prend différentes formes. Elle étudie les contractions possibles du corps rencontrant la pression de l'air qui l'entoure. Comme dans *Structure Souffle* (2021) *Gris* (2016), ou *Amas* (2015), l'espace de la danse est restreint. Chaque élément du corps va se nicher dans un autre et l'ensemble devient comme un mikado chorégraphique. Si l'un·e lâche, même si tout se passe au ralenti, la chute est assurée, comme celle des anges. Ils et elles sont aussi des fantômes, des âmes vivantes, tout ça à la fois. En revanche, ils et elles forment un seul bloc, un bloc interdépendant où la confiance et l'écoute de l'autre dans ses moindres détails sont la clé.

S'élever

Techniquement, la pièce est à couper le souffle. Tout n'est que posture en constante évolution, extrêmement lente. Les images subjuguent. Il y a cette étreinte qui met un temps fou à advenir, deux corps qui se tournent l'un vers l'autre, l'un qui tend ses bras et les ouvre jusqu'à enrouler le dos de l'autre. Le geste qui paraît si naturel devient ici un acte fort. Ce n'est pas rien d'enlacer quelqu'un. Les portés aussi prennent l'allure d'envols. On retient le geste de cette danseuse qui s'étend comme un arc en étant juste tenue par la voûte plantaire d'un autre dans son dos. Si la voûte flanche, le monument tombe. *Rêche* cultive les verbes : tenir, aider, soutenir, s'appuyer, cambrer, lever, enlacer, toucher. La pièce est une sorte de huis clos tant la masse que forme ce groupe de sept reste dense, pas toujours dense, mais cette masse tend à l'amas indivisible. Qu'est-ce qui les relie, ces interprètes entre eux ? Seul·e·s les très *people* résident·e·s du Panthéon le savent.

Posté le 27 septembre, 2024 dans actualites.

Rêche, chorégraphie de Myriam Gourfink

Au Panthéon, lieu chargé de mémoire, dans une partie consacrée aux soldats de la Grande Guerre, sept danseuses et danseurs vont, une heure et quart durant, fasciner le public. Sous la haute coupole, ils viennent, l'un après l'autre, s'allonger sur le sol de marbre.

Leurs corps enchevêtrés, telles des sculptures de monuments aux morts, font écho aux bas-reliefs de la grande stèle voisine, dédiée « aux héros inconnus, aux martyrs ignorés, morts pour la France ».
Sur les côtés de l'aire de jeu, deux œuvres d'Anselm Kieffer évoquant les massacres passés. Mais rien de sinistre dans *Rêch*e. La pièce, contrairement à son titre, est empreinte de douceur. Les interprètes en costume immaculé s'animeront peu à peu avec une lenteur spectrale et cet amas de corps, mu par un souffle commun, se métamorphosera imperceptiblement au gré des postures, chacun prenant appui sur son prochain.

Dans l'imposante verticalité de l'architecture, ces gisants semblent des vermisseaux aspirant à sortir de leur rigidité cadavérique. Membres levés vers le haut, buste se convulsant au ralenti, dans un ondoiement microscopique perpétuel, cet assemblage humain mouvant ne perd jamais de son tropisme vers la lumière. On est loin d'une danse macabre. L'art de Myriam Gourfink est fondé sur les techniques respiratoires du yoga et sur une connaissance approfondie du mouvement des muscles et fascias, ce réseau de membranes enveloppant les organes.
Le prisme de la lenteur est, pour la chorégraphe, un moyen « d'arriver à un endroit de circulation qui rassemble tout le reste du corps, comme une grande toile d'araignée ». Une approche exigeant concentration et maîtrise physique chez les danseurs.

Leur gestuelle arachnéenne est soutenue par la musique vibrante du compositeur Kasper T. Toeplitz. Sa basse électrique émet un bourdonnement continu et Didier Casamitjana tire des sons caverneux de gongs et d'un tambour chamanique tendu d'un morceau de peau de yourte. Pour Baudelaire, « les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs » mais ils sont ici du côté des vivants et suscitent une émotion recueillie dans le public. Le Panthéon n'est pas un cimetière mais un endroit de l'esprit où l'on honore des hommes et femmes de courage.

La douceur de *Rêche* s'inscrit à contre-courant du langage guerrier. « Il me semble dit Myriam Gourfink, qu'aujourd'hui, chercher la tendresse est un effort à renouveler tous les jours. » Après cette première mondiale, la pièce ira en tournée, donc ne la manquez pas.

Mireille Davidovici

Rêche, composition chorégraphique de Myriam Gourfink, Festival d'Automne, Panthéon – Centre des monuments nationaux, Paris – Sep 27, 2024

fff article de Nicolas Brizault-Eyssette

Rêche Comment dire... Certes il y avait la magie du lieu, bien entendu. Oui, la musique était de celle qui vous transporte, vous surprend à demi parce que vous voyez des ordinateurs partout et vous vous faites des idées. Oui, ce transport véritable vient juste de ces dix doigts à gauche de la scène, dix autres doigts à droite qui semblent effleurer une peau tendue, une lune métallique à peine gigantesque. Vous sentez presque le résultat d'un geste minimal. Et vous revenez vers ces sept corps, cinq femmes, deux hommes. Ils sont arrivés dans un silence absolu, déjà les voix publiques s'étaient faites minimales dans cet univers intemporel du Panthéon. Le respect. Certes, un téléphone ici où là, que voulez-vous... Sept corps portent chacun une sorte de costumes blanc, aux manches gris perles, ou l'inverse, à peine. Les uns après les autres, les unes après les autres, ils et elles se couchent au sol, le rejoignent plutôt, se rejoignent au sol. Un corps gris s'étend en travers d'un autre, sans le toucher, en le traversant plutôt, un autre prend place, encore un, une, les sept forment comme un rempart blanc-gris, les lignes se mêlent, se superposent, on ne peut plus parler de corps, ils n'existent plus, ce sont plutôt des idées de volumes. Une masse légère, nuageuse, un amas cellulaire, qui ne bouge plus, ou alors c'est un mouvement constant, inexistant et dont la présence est prenante. Oui, nous sommes pris. Un instant le regard attiré sur l'un ou l'autre des musiciens pour de vrai visible, puis retour vers l'étoile gigantesque sur le sol, un bras a bougé, un peu, un corps, ce pied, là, une femme, non, une épaule disparaît sous des côtes, tout est blanc. Et gris. Tout bouge. Si, vraiment. Regardez, sentez. Le son nous prend et nous ne bougeons plus, nous. Eux, oui. Un regard se lève vers vous, impression fugitive d'une apparition. Une chevelure, une barbe, des épaules. Et cette musique qui prend, soulève et porte. Tout est là et plus rien ne reste. Apparition, disparition. Ce ne sont pas des corps, ce sont des cellules, un début de vie, une naissance. Lente. Cette lenteur révèle une infinité de choses, de gestes. On essaye d'imaginer un accéléré, une caméra folle ou généreuse. On revient au calme, à la vie, au vrai qui nous est offert, là. Oui, c'est un immense cadeau, devant nous. Un corps apparaît davantage, se lève presque et n'est plus touché, ne touche plus. Impossible, le contact revient, la presque caresse imaginée, la construction, la création plutôt. L'impression d'être dans une mère, une mère qui ignorerait même l'être. Elle ne sait pas encore, les cellules se connaissent à peine. La naissance viendra, oui, nous avons tout notre temps.

Rêche, de Myriam Gourfink est un cadeau. Même si les danseurs « évoluent » si l'on peut dire, entre les créations d'Anselm Kieffer, conçues lors de l'entrée au Panthéon de Maurice Genevoix. Rappel de crimes de la Première guerre, rappel de crimes tout court. Myriam Gourfink fait du bien, oui, justement, de montrer la vie. Le métro n'existe plus, l'Univers se serait presque calmé et allongé là, devant nous. Des masses sublimes et fortes évoluent. Nous apprenons. Nous apprenons la vie, la joie, demain. Ces hommes et ces femmes, oui, effectivement, ce sont des danseurs et danseuses, nous sommes à Paris, et, oui, la réalité existe, nous étions à deux doigts, face à tant de vrai, de ne plus y croire, ne plus y penser. Nous imaginons le travail, la mise en place de ce spectacle, la recherche, la douleur, la beauté ressentie. Ils ne travaillent pas, ils vivent. Ils sont. Et nous l'offrent. Après toute cette énergie très lentement étirée, ces longs touchés, ce visage qui disparaît, une cuisse là, un pied oui, comment arrivent-ils à rendre vie cette lenteur ? Est-ce une prière, une idée, un début ? Nous avons simplement du vrai, au sol, devant nous, là. Du minuscule dans l'immense. Au ras du sol en plein Panthéon. On perçoit les difficultés, les respirations, les tremblements. Ils deviennent nôtres. Et nous leur en offrons également. Ils méritent, ces sept-là, dans cet espace presque religieux, entre les aquariums montrant la folie et la douleur, ils nous ont déballé la vérité, la vie. Ils nous ont appris. Et on ne sait comment les remercier. La pluie même en sortant semble, vivante, minuscule et étudiée. ***Rêche*** est comme une immense cure de confiance. Tous les sept sont extraordinaires. Ils nous sidèrent. Comment tiennent-ils ? Ah, c'est vrai, ce sont juste des images de vie, des idées d'échanges. Tellement évident qu'ils ne sont pas tout à fait vrais. Un autre monde.

https://avoiretadanser.fr/reche-de-myriam-gourfink-au-pantheon-festival-dautomne/

Rêche de Myriam Gourfink | chroniques du 30/09/24

Un regard sur la danse contemporaine

Rêche de Myriam Gourfink, un voyage en apesanteur.

Nous avions laissé Myriam Gourfink à la Sainte Chapelle du Château de Vincennes en 2021) avec sa très belle pièce Structure Souffle. On l'a retrouvée dans un lieu tout aussi emblématique, au cœur du Panthéon, où elle présentait, à l'invitation du festival d'Automne, Rêche sa dernière création pour sept interprètes.

Dans Structure souffle, huit danseuses se déplaçaient debout en gardant leur verticalité. Avec Rêche, il en est tout autrement, car c'est ancré au sol que les interprètes devront négocier leurs déplacements.

Le souffle, toujours…

Rêche débute ainsi : chaque interprète, dans un ordre déterminé, entre à tour de rôle et se dépose au sol au centre d'un dallage de marbre comme une marqueterie précieuse. Les suivant.e.s font de même, y ajoutant un contact avec les corps déjà placés. Là un bras s'appuie sur une épaule, une jambe trouve son chemin entre deux autres corps. Ainsi s'organise un regroupement, comme un amas de corps qui resteront en contact constant durant tout le temps de la performance selon une partition précise écrite par la chorégraphe. Par un processus lent de contractions et d'expansions infimes, telle la respiration pulmonaire, des modifications lentes apparaissent, le paysage se transforme pris dans ce processus de flux et reflux continus.

Dans Structure souffle, la verticalité des interprètes dessinait des pleins et des creux. Le regard pouvait traverser les espaces laissés vacants entre les corps qui maintenaient toujours un contact. Dans Rêche, le regard plongeant du spectateur se « heurte » à la masse corporelle qui fait en quelque sorte écran. À tel point qu'il est quelquefois difficile de savoir à qui appartient cette main qui surgit ou cette jambe qui s'élève. Mais peu importe. On pense alors à quelque grand ensemble de corps sculptés dans le marbre blanc, en accord avec le lieu.

Présence commune.

Pourtant, de cet amas brut, rêche pour le moins, se dégage, dans la lenteur des gestes, toute la délicatesse des touchers, des effleurements, des contacts nécessaires pour se soutenir l'un.e l'autre. Comme toujours chez Myriam Gourfink, tout est question de rendez- vous, soit, pour les interprètes, la nécessité d'une présence et d'une écoute à soi et à l'autre pour être aux rendez-vous des contacts de chacun.e, afin de maintenir la respiration et le déplacement de ce grand corps commun, non seulement au sol, mais aussi dans ces moments d'élévations, comme avec cette forêt de bras qui semblent vouloir s'envoler, ces jambes qui pointent vers le ciel, ou ce dos cambré posé en équilibre sur les pieds d'une autre. Porté par la composition musicale vibratoire de Kasper T. Toeplitz d'un côté et les percussions scintillantes de Didier Casamitjana de l'autre, Rêche de Myriam Gourfink est, aussi pour le spectateur, comme un voyage en état d'apesanteur.

Philippe Forestier

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

https://www.loeildolivier.fr/2024/10/reche-de-myriam-gourfink-un-eloge-de-la-douceur/

© Patrick Berger

Rêche de Myriam Gourfink, un éloge de la douceur

Au cœur du Panthéon, la chorégraphe donne vie à un amoncellement de corps reliés entre eux par un fil invisible. Contraints à la lenteur, les sept interprètes livrent une performance moins âpre qu'on ne l'imaginait.

4 octobre 2024

Leurs combinaisons blanches leur donnent des airs d'astronautes débarqués sur une planète inconnue. Et curieusement au fur et à mesure de l'avancée de la pièce, les sept interprètes sembleront s'en dépouiller, dans une mise à nu symbolique. Cachés derrière les colonnes, ils s'avancent l'un après l'autre. Debout, on ne les verra guère. *Rêche* se déroule à fleur de sol.

Progressivement, les contours de ces corps posés les uns sur les autres, juxtaposés, entremêlés, s'estompent. Un seul et même être, tentaculaire, étrange hydre à apparence humaine, prend vie sous nos yeux. Ces corps amoncelés qui bougent imperceptiblement offrent une vision macabre. Impossible de ne pas penser à un charnier. Impossible de faire abstraction des œuvres d'**Anselm Kiefer** évoquant les horreurs des guerres du XXe siècle qui encadrent l'espace scénique dans le Panthéon. Alors décider d'oublier où l'on se trouve, plaquer sa respiration sur celles des danseurs, essayer de vibrer à leur diapason, respirer au rythme de cette chorégraphie si minimaliste qu'elle en semble atone, qu'elle paraît absente.

Portés par la composition musicale envoûtante de **Kasper T. Toeplitz** et **Didier Casamitjana**, les danseurs continuent de se mouvoir comme au ralenti. Une lenteur dérangeante et apaisante tout à la fois. Des doigts se crispent, une jambe est prise d'un tremblement, une peau rougit, un dos se cambre. L'ennui guette par moments, mais les sept interprètes nous en délivrent. Ils sont si extraordinaires dans leur présence aux autres. Et soudain, la vision lugubre du début s'éloigne pour ne laisser apparaître qu'un immense enlacement, une étreinte *ad libitum* d'où émerge une douceur infinie.

Claudine Colozzi

cult.news
https://cult.news/scenes/danse/arche-la-lenteur-comme-puissance-du-toucher-chez-myriam-gourfink/

« Arche » : La lenteur comme puissance du toucher chez Myriam Gourfink

par **Amélie Blaustein-Niddam** 21.03.2025

Toujours aux Inaccoutumés, nous retrouvons avec joie la reine de la lenteur chorégraphique, Myriam Gourfink. Celle qui, depuis plus de vingt ans, creuse ce sillon sans jamais en dévier. Elle reprend *Arche,* une pièce créée en plein Covid, en toute intimité, en 2021. Cette fois, c'est dans le Off, la lumineuse salle mythique de la Ménagerie de Verre, que la pièce trouve la concentration nécessaire pour la voir et l'entendre.

Observer

Arche est une pièce sombre et très puissante. Arche vous traverse comme un souffle vital, ce qui n'est pas étonnant pour un spectacle créé en huis clos dans un moment de désespoir total. Pour ce spectacle, Gourfink nous installe en tri-frontale, pleine lumière. On se voit, on se regarde. Mais pour l'instant, ce sont elles qui se regardent : placées en diagonale, aux extrémités du tapis de danse blanc – blanc, il faut le préciser. Deborah Lary et Véronique Weil avancent. Casper T. Toeplitz, lui, est là, impérial, derrière un arsenal brutiste. Prêt à en découdre. Et surtout, surtout, ne jamais nous donner quoi que ce soit qui ressemble à une mélodie. Ce serait un affront.

Avancer

Comme toujours chez Gourfink, ça avance donc. D'abord vite jusqu'au centre de l'espace de scène. Et puis l'extrême lenteur prend le relais. Ce n'est pas un effet de style, c'est un état qui plonge dans la profondeur des gestes jusqu'aux petits orteils. Le duo s'entremêle, se soutient, évite la chute. Dans ses pièces, Gourfink n'a qu'une ligne de conduite qui prend différentes formes. Elle étudie les contractions possibles du corps rencontrant la pression de l'air qui l'entoure. Comme dans *Structure Souffle* (2021), *Gris* (2016), *Amas* (2015), *Rêche* (2024), l'espace de la danse est restreint. Ici aussi, tout se joue dans cette contrainte de la contraction et de l'expansion des muscles et du souffle.

Ralentir

Il faut se rappeler : cette pièce a été écrite en 2021. Elle ralentit avant Rêche, la création de Gourfink au Panthéon pour le Festival d'Automne et l'Atelier de Paris. Cette pièce qui, pour la première fois, posait un rapport charnel entre les interprètes. Mais ici, on le comprend : ce rapport était déjà là. Dans *Arche*, au moment où il était interdit de se toucher.

Toucher

Arche est là pour nous rappeler que se toucher est essentiel, que c'est beau. Il y a des têtes soutenues l'une par l'autre, des chandelles à quatre jambes, des corps qui se fondent, animalité totale (dont une araignée parfaitement stable sur ses huit appuis, superbe !). Gourfink a souvent exploré cette piste, notamment dans *Bestiole*. Comme toujours chez elle, tout devient hypnotique et méditatif. Il suffit d'entrer dans le souffle des danseuses et dans le bruit de Toeplitz, qui lui aussi devient hypnose. Alors, le transfert est total. On est pris.

Myriam Gourfink répond en des ouvertures d'épaules immenses et des torsions intenses : comment passer au geste suivant ? Et comment le faire le plus lentement possible ? Comment traverser en ne bougeant presque pas ? Comment se traverser ? Et bien, en ayant la chance de voir et revoir ses pièces qui suivent une ligne précise sans jamais se recopier.

Arche : la sensorialité du mouvement de Myriam Gourfink

Chorégraphie : ***Myriam Gourfink***
Distribution : Deborah Lary et Véronique Weil
Musiques : Kasper T. Toeplitz

ph.Laurent Paillier

On connaît la sensibilité de **Myriam Gourfink** pour explorer le mouvement à travers la lenteur pour en faire ressortir ses plis les plus cachés. Dans *Arche*, pièce présentée lors du festival **Les Inaccoutumés** les 20 et 21 mars derniers à **La Ménagerie de Verre** (Paris), la chorégraphe enrichit la lenteur valorisant les propriétés sensorielles, en particulier, celles du toucher.

Avec les deux interprètes d'exception qui travaillent avec elle depuis une dizaine d'année, **Deborah Lary** et **Véronique Weil**, Myriam Gourfink nous présente ce travail en duo qui en réalité nous fait accéder à une vision unitaire d'« être corps » et « de faire corps ».

La pièce s'ouvre avec les deux danseuses, placées aux extrêmes de la diagonale qui trace la scène. Après une brève marche, elles se rencontrent, leurs regards se croisent et à partir de ce moment le mystère et l'invisible de leur danse sensitive et perceptive commencent à apparaître.

Elles se posent au sol où évoluent pendant toute la performance de manière synchrone avec des mouvements millimétrés qui se développent à partir du sentir réciproque de chaque partie du corps, animée par une tension qui le traverse jusqu'au bout des orteils. Les deux danseuses restent en contact permanent, par exemple avec un bras couplé à une jambe ou par l'intermédiaire de leurs têtes : elles créent ainsi des volumes, transforment l'espace qui les sépare en matière vivante. Les vibrations de la musique abstraite de **Kasper T. Toeplitz** font écho à celles qui animent les deux interprètes dans leurs évolutions, parfois acrobatiques. Leurs corps s'entremêlent en apesanteur et en douceur.

Leur sensorialité guide chaque changement de pose qui semble en même temps imperceptible et surprenant au spectateur envouté par la fluidité et la plasticité des corps. Le chiasme merleau-pontien qui met l'accent sur la valeur ontologique du corps dans sa relation touché-touchant trouve dans ce travail dansé une de ses représentations les plus importantes.

Paris, La Ménagerie de Verre, 20 mars 2025

Antonella Poli